

d'avoir confiance en vous. Cette confiance, vous la méritez, à tous égards... Quant à moi, je vous considère absolument comme un membre de cette noble famille.

Sylvain écoutait, l'air sombre, portant machinalement sa tasse vide à ses lèvres, se taisant, par un reste d'instinct paysannesque qui lui disait d'être prudent et de se délier.

Louis Olermont se garda bien de lui donner de nouveau à boire. Il était à point. Plus eût été trop.

—Eh bien, dans ces conditions, poursuivit-il, il y a une chose qui m'étonne, qui m'inquiète, qui m'afflige, que je ne comprends pas.

Il soupira.

—C'est l'air triste, morose, mécontent, pour ne pas dire plus, avec lequel vous avez accueilli le retour du fils de la maison, de M. le marquis de Kandos.

—Ah ! le marquis, oui, le voilà aussi de retour, répliqua Sylvain. Oui, oui, j'ai bien, Mais voilà...

Il s'arrêta et se frotta vigoureusement le crâne, de la main droite, suivant son habitude, chaque fois qu'il éprouvait quelque hésitation ou quelque sensation vive.

—Voilà... quoi ? fit précipitamment Louis Olermont, qui avait perçu une menace dans le ton du vieillard.

—Rien !

—Vous ne dites pas la vérité, mon cher Sylvain. Et cela me surprend.

Il s'arrêta pour prendre un accent solennel.

—Vous êtes un homme religieux, je crois.

—Eh ! ben ?

—Eh bien, la religion défend le mensonge.

—Un menteur, moi ! répliqua Sylvain, en frappant la table d'un point alourdi.

—Sans doute. Vous dites que vous n'avez rien, et vous avez quelque chose !

—Pardine ! grommela le Franco-Comtois, qui reprenait son langage campagnard, un peu corrigé par la fréquentation assidue de ses maîtres, — dès qu'il avait bu ou qu'il était en colère ; — vous le savez p't-être bien mieux que moi.

Et il oigna de l'œil, d'un air qu'il voulait rendre à la fois malin et menaçant.

—Comment voulez-vous que je le sache ? Est-ce que vous n'aimez pas le fils de votre maître ?

—Qu'est-ce qui dit ça ? interrompit Sylvain avec emportement.

—Dame ! vos façons !

Sylvain écarquilla ses yeux bleus de faïence.

—Est-ce que vous n'êtes pas heureux de voir votre pauvre vieux maître, aveugle, impotent et si triste, retrouver son fils unique, qui sera là pour soutenir et consoler ses derniers jours ?

—Oh ! que si bien ! murmura le fidèle serviteur, s'attendrissant au souvenir de son maître et les yeux humides d'une larme, où le vin soufre et l'eau-de-vie entraînent pour leur quote-part, car le paysan n'est guère tendre que lorsqu'il s'agit de son argent, ou lorsqu'il a bu.

—Alors, ce n'est pas son retour qui vous déplaît... c'est autre chose... qui vous chiffonne ?

—Oui-da !

—Puisque vous aimez le marquis, c'est moi que vous n'aimez pas ?

Sylvain ricana.

—A boire ! fit-il.

—Voilà !

Et Olermont lui versa quelques gouttes.

—Est-ce parce que je prends votre place ?

—Ah ! ben non... vous êtes plus capable que moi... Et je suis vieux... Pourvu que je reste près de M. le duc... je... je n'demande... rien ! balbutia-t-il entre deux hoquets.

—Il faut donc que ce soit ma figure que vous n'aimez point ?

Sylvain se redressa par un dernier effort, et le regarda un instant en face.

On voyait qu'il luttait contre les brouillards de l'eau-de-vie.

Alors, passant, avec la rapidité de l'ivresse, de la froideur et de l'engourdissement, à la violence et à la franchise :

—Asez de balivernes ! dit-il. Je la connais trop votre figure !

Louis Olermont tressaillit légèrement ; mais il s'attendait à cette réponse, et ne perdit pas son sang-froid.

—Expliquez-vous... que voulez-vous dire ?

—Vous le savez bien ! Vous vous appelez M. Bernard, comme je m'appelle M. le duc.

—Allons donc ! Vous êtes ivre, et vous ne savez ce que vous dites.

—Ivre, moi !

Il essaya de se lever en chancelant.

Louis Olermont le saisit par une épaule et le fit rasseoir.

—Oui, repaît-il. Je le répète, vous ne savez ce que vous dites.

—Ah ! je ne sais ce que je dis... Attendez, vous allez voir... Ah ! je suis ivre !... Ah ! ah !

Il éolat d'un rire épais.

—J'y vois clair tout de même... et je vous connais bien. Vous êtes l'ancien professeur... celui qui a perdu... le jeune homme, au temps jadis.

—A la bonne heure ! s'écria Louis Olermont.

Il lui saisit la main, la serrant affectueusement.

—Vous êtes un brave homme, mon cher Sylvain, sincère et perspicace... plus malin que vous n'en avez l'air... et parlant à cœur ouvert, comme cela se doit.

Sylvain parut flatté de ces compliments qui rendaient hommage à sa finesse et à sa loyauté, et se laissa serrer la main sans résistance ni protestation, avec la facilité de l'ivrogne aussi prêt à vous embrasser qu'à vous assommer.

—Ainsi, poursuivit le bandit, vous m'avez reconnu, au premier regard, comme ça ? Fichtre ! vous êtes habile !

—Voilà, avant-hier au soir...

—On n'y voyait goutte !

—Non, mais Sylvain est un malin. Il entend, quand il ne voit pas !

—Vous avez reconnu ma voix ?

—Non ! ce n'est pas ça ; quand j'veus ai dit d'aller au village, où y avait une auberge, vous m'avez répondu :

« Le village est à une demi-heure, et nous sommes trempés... trempés. »

Le vieillard eut un hoquet.

—Eh bien, est-ce que ce n'était pas vrai ?

—Si fait ! Mais, avant, vous aviez dit que vos étiez étranger, que vous ne connaissiez point le pays et alors, j'me suis dit :

« En voilà un qui veut te mettre dedans : c'est un menteux ! »

Louis Olermont se mordit les lèvres.